

# LE COMÉDIEN DE PARIS,

OU

ASSAUT DE TRAVESTISSEMENS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

DE MM. ARMAND ET EUGENE.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre  
des Variétés, le 12 Janvier 1822.

~~~~~  
PRIX : 1 FRANC 50 C.  
~~~~~



PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE;

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE PIGAULT - LEBRUN, DE PICARD,  
ET D'ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n° 51.

1822.

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

<b>M. DUFARD</b> , ancien comédien. . .	<b>M. BIGNON.</b>
<b>LAURE</b> , sa nièce. . . . .	<b>M<sup>lle</sup> PAULINE.</b>
<b>TÉOBEL</b> , } comédiens,	<b>M. ODRY.</b>
<b>FLORIDOR</b> , }	<b>M. LEPEINTRE.</b>
<b>L'ESSOUFLÉ</b> , ancien souffleur, au service de M. Dufard. . . . .	<b>M. FLEURY.</b>
<b>LISIS</b> , intendant de M. Dufard . . .	<b>M. BRUNET.</b>
<b>THOMAIN</b> , valet de M. Dufard. . .	<b>M. GEORGE.</b>



*La scène est dans un château près de Limoges.*

---

**IMPRIMERIE DE HOCQUET.**

# LE COMÉDIEN DE PARIS,

OU

## ASSAUT DE TRAVESTISSEMENS,

Vaudeville en un acte.

---

*Le Théâtre représente un salon.*

---

### SCENE PREMIÈRE.

M. DUFARD, L'ESOUFLÉ.

L'ESOUFLÉ.

Quoi ! notre bon maître, vous allez à la ville, et vous ne voulez pas que je vous accompagne ?

DUFARD.

Non, mon vieux l'Essouflé, j'irai trop vite, et à ton âge, la voiture pourrait te fatiguer... d'ailleurs, tu sais que je dois ramener ma femme.

L'ESOUFLÉ.

Cette bonne madame Dufard, que j'aurai de plaisir à la revoir !... Heim ! monsieur, c'est moi qui vous l'ai fait épouser.

DUFARD.

Je m'en souviens, mon ami.

L'ESOUFLÉ.

J'étais alors souffleur de la Comédie Française, dont madame votre épouse était le principal ornement.

DUFARD.

C'est vrai, je te dois mon bonheur ; ma femme m'a toujours montré beaucoup d'amour.

L'ESOUFLÉ.

C'était une excellente comédienne ; depuis qu'elle est en retraite, et que nous vivons dans ce château, à dix lieues de Limoges, nous sommes chéris de tout le canton ; car, Dieu merci, vous faites assez de bien !

DUFARD.

Que veux-tu, mon vieux, je suis riche.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Dans mon printemps, des charmes de la gloire,  
 J'ai su goûter l'enivrante douceur.  
 Et de l'amour, si j'ai bonne mémoire,  
 J'ai savouré le céleste bonheur.  
 Quand loin de moi la vieillesse importune,  
 Fait, aujourd'hui, s'envoler le désir,  
 Avec transport je cherche l'infortune,  
 La soulager... C'est toujours le plaisir.

L'ESOUFLÉ.

A propos de plaisir, mademoiselle Laure aime-t-elle son prétendu ?

DUFARD.

Elle ne l'a jamais vu, ni moi non plus... c'est un des premiers acteurs de Paris : il est presque toujours dans les départemens, et il convient beaucoup à ma femme, qui, depuis six semaines, l'attend au passage à Limoges... Ce soir, j'espère le présenter à ma nièce.

L'ESOUFLÉ.

Mais pourquoi la marier à un comédien ?

DUFARD.

Parce que je les aime, et que ma fortune m'étant venue par le théâtre, je suis bien aise qu'elle y reste... d'ailleurs ma femme le veut.

L'ESOUFLÉ.

Voilà une excellente raison.

DUFARD.

J'avais bien pensé à Lisis, mon jeune intendant, c'est un garçon d'une exacte probité... mais je n'ai point reconnu en lui des dispositions à l'art dramatique... et d'ailleurs ma femme ne le veut pas

L'ESOUFLÉ.

Vous êtes la perle des maris.

DUFARD.

Mais il se fait tard ! (*appelant.*) Laure ! Laure !

L'ESOUFLÉ.

Mademoiselle Laure ! mademoiselle Laure !

## SCENE II.

Les Mêmes, LAURE.

LAURE, *accourant.*

Vous partez, mon oncle.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*Que ce départ me contrarie !  
Quoi, mon oncle, partir sitôt !

DUFARD.

A mon retour, je te marie.

LAURE.

Tâchez de révenir bientôt.

DUFARD.

Je connais pour moi ta tendresse,  
Mais enfin je songe à ton bien...  
Il te faut un mari, ma nièce.

LAURE.

Ah ! mon oncle, je le sens bien ! (bis.)

DUFARD.

Va que rien ne te contrarie,  
En me voyant partir sitôt ;  
A mon retour, je te marie,  
Et tu me reverras bientôt.

LAURE.

ENSEMBLE. {  
Que ce départ me contrarie !  
Quoi, mon oncle, partir sitôt !  
Puisqu'il faut que je me marie,  
Tâchez de revenir bientôt.

L'ESOUFLÉ.

Rien, vraiment, ne la contrarie,  
En le voyant partir sitôt,  
Et par quelque trait de folie,  
Ici tout va changer bientôt.*Dufard sort avec l'Essouflé.*

## SCÈNE III.

LAURE, LISIS.

LAURE.

Lisis ! Lisis !... voilà mon oncle parti, nous sommes les

maîtres du château, et nous pouvons dresser nos batteries.

LISIS.

Vous voulez donc absolument que je vous aime, mademoiselle Laure?

LAURE.

Comment si je le veux? est-ce que j'ai besoin de vous ordonner cela?

LISIS.

Non, mais vous pourriez me le défendre, et je suis un trop honnête garçon pour vous désobéir.

LAURE.

Vous ne m'aimez donc pas?

LISIS.

Un instant, entendons-nous; si je consulte mon cœur, je vous aime, mais si j'écoute la reconnaissance que je dois à votre tante, je ne dois pas vous aimer.

LAURE.

Il faut écouter votre cœur, M. Lisis, et, quant à ma tante...

LISIS.

Elle n'a qu'un tort envers moi.

LAURE.

Et lequel?

LISIS.

Celui de croire que je ne suis pas capable de jouer la comédie comme un autre.

LAURE.

Voici le moment de lui prouver qu'elle se trompe... je vous y autorise, et je prends tout sur moi.

LISIS.

Vous prenez tout sur vous... oh! alors.

*AIR du petit courrier.*

Jouons la pièce, je promets,  
De soutenir mon caractère,  
Ça ne sera pas moi, j'espère,  
Qui nuirai ce soir au succès.

LAURE.

Si nous manquons d'expérience,  
Lors que le dénouement viendra;  
Nous réclamerons l'indulgence,  
Je crois qu'on nous l'accordera.

Vous êtes bien sûr que les deux acteurs de province se présenteront aujourd'hui ?

LISIS.

Il sont arrivés; chacun d'eux, à l'insçu de son camarade a séduit l'Essouflé, qui leur a donné une chambre dans le château. . . Leurs travestissemens y sont déjà disposés.

LAURE.

Et comme ils s'imaginent que ma tante est seule dans le château, ils espèrent captiver son esprit, en lui prouvant qu'ils ont autant de talent que les comédiens de Paris.

LISIS.

Votre main est le prix qu'ils vont se disputer.

LAURE.

L'absence de ma tante nous sert à ravir, ses costumes sont à notre disposition. . . Ah! ces messieurs veulent jouer la comédie, eh bien! nous la jouerons aussi.

*AIR : On m'avait vanté la guinguette.*

Suivons gaiement la destinée,  
Agiſsons sans plus d'examen;  
Au plaisir donnons la journée,  
Et nous nous marierons demain.

LISIS.

A nos rôles... prenons bien garde,  
Supposons pour nous signaler,  
Que le parterre nous regarde...

LAURE.

Vous allez me faire trembler.

*Ensemble.*

Suivons gaiement la destinée,  
Etc, etc, etc.

*Laure sort.*

## SCENE IV.

LISIS, ensuite l'ESSOUFLÉ.

LISIS.

Allons, allons du courage, et soutenons hardiment l'attaque.

L'ESSOUFLÉ, *accourant.*

Et vite et vite... M. Téobel achève sa toilette... il va paraître.

LISIS.

Diable, je pourrais l'intimider comme cela... mettons nous en état de le recevoir.

*Il entre dans la bibliothèque.*

L'ESOUFLÉ.

Eh! bien, eh! bien, vous vous enfuyez dans la bibliothèque... Monsieur Lisis, monsieur Lisis... Hein! qu'est-ce que vous dites... Ah! c'est différent; ça va faire un drôle de micmac...

LISIS, *sortant en vieil intendant.*

Voilà! voilà! qu'est-ce qui demande l'intendant de madame?

L'ESOUFLÉ.

*AIR : Oh ! la singulière aventure ?*

Oh ! la singulière aventure,  
Vous vieillissez en peu de temps ;  
Sans vous flatter, je vous le jure,  
On vous donnerait soixante ans.

LISIS.

Tu crois donc que le physique y est un peu...

L'ESOUFLÉ.

Il y est tout à fait; on vous prendrait pour une vraie tête à perruque.

LISIS.

Tu dois t'y connaître, mon vieux. (*On entend la ritournelle.*) Voilà le premier, laisse-nous.

*L'Essouflé sort.*

## SCÈNE V.

LISIS, TÉOBEL *sous le nom de Férocino. Une ritournelle lugubre se fait entendre; Férocino entre comme dans le mélodrame.*

TÉOBEL, *sans voir Lisis.*

Voici donc le séjour où respire la beauté et l'innocence, que l'on veut marier avec une dot prépondérante.

LISIS.

Que demande monsieur?

TÉOBEL.

La dot..

LISIS.

Comment, la dot?

TÉOBEL.

La dot n'est rien pour moi.

LISIS.

Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

TÉOBEL.

La beauté...

LISIS.

Comment! la beauté.

TÉOBEL.

La beauté c'est mon idole, c'est le charme de ma vie, c'est tout.

LISIS.

Monsieur.

TÉOBEL.

Ah! monsieur, pardon, j'étais tout à la beauté, je ne vous voyais pas. (*à part.*) Il n'est pas fait d'hier, ce monsieur-là.

LISIS.

Monsieur demande?

TÉOBEL.

La châtelaine: elle a, dit-on, une nièce charmante.

LISIS.

C'est cela; monsieur est le comédien de Paris.

TÉOBEL.

Monsieur, mon nom est Férocino: je suis, sans me flatter, un des plus grand scélérats des boulevards; je joue les traîtres et les hommes vertueux, suivant la circonstance; mais, s'il faut vous le dire, j'ai un penchant plus décidé pour le crime et les remords, que pour l'innocence et la vertu... en un mot, j'assassine plus volontiers que je ne console, c'est pour cela qu'ayant appris que madame Dufard avait une mère à marier, je viens...

LISIS.

Vous arrivez à propos, je vois de suite que vous conviendrez à madame Dufard... je suis physionomiste.

TÉOBEL.

Je le suis aussi, touchez là, vous êtes un honnête homme.

LISIS.

Je suis intendant.

*Le Comédien.*

2

TÉOBEL.

C'est égal. (*à part.*) Il a une bonne physionomie l'intendant.

LISIS, *à part.*

Il donne joliment dedans, le comédien.

THOMAIN, *annonçant.*

Voici madame Dufard.

LISIS.

Ça va commencer.

## SCENE VI.

Les Mêmes, LAURE, avec les habits de sa tante.

LAURE, *en vieille.*

AIR connu.

Je vois donc ce grand talent,  
 Quel plaisir dans ma vieillesse,  
 Sa présence en ce moment,  
 Me rappelle (*bis.*) ma jeunesse ;  
 Ah ! pour mon cœur quelle ivresse.  
 Je pouvais, à mes débuts,  
 Voir des gens d'esprit, sans-cesse,  
 Hélas ! je n'en verrai plus.

TÉOBEL, *à part.*

Est-ce qu'elle ne me voit pas.

LISIS.

Madame.

LAURE.

Ah ! comment, c'est vous. (*à part.*) Je ne le reconnais pas.

LISIS, *en lui faisant signe.*

Oui, madame, voici monsieur Férocino, la gloire du mélodrame de Paris, qui se propose pour épouser votre nièce.

LAURE.

Qu'il soit le bien venu, j'ai toujours beaucoup aimé le mélodrame.

TÉOBEL.

Il paraît quelle a du goût.

LISIS, *à part.*

Elle s'en tire parbleu fort bien. A mon tour. (*Il sort.*)

THÉOBEL.

Oui, Madame, je suis ce Férocolo, l'honneur de l'Ambigu, et l'effroi de la Gaité.

LAURE.

Comment! c'est vous, prenez garde, il me faudra des preuves, car il est si facile d'imiter les grands talents... on dit même qu'en ce moment, c'est une manie à Paris.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Il n'est point de talent parfait,  
 Que l'on n'imité sur la scène,  
 On imite le sombre *Hamlet*,  
 Et la piquante *Célimène*.  
 Mais en vain on veut emprunter  
 Leurs accents, toujours véritables,  
 On aura beau les imiter,  
 Ils resteront inimitables.

TÉOBEL.

Quand à moi c'est un autre genre. Voulez-vous de la Sorcière, des Ruines de Babylone, du Mont Sauvage.

LAURE.

Du Mont Sauvage.

TÉOBEL.

C'est la dernière scène du Solitaire avec Élodie, quand il veut l'emmener sur sa montagne. C'est Élodie qui parle. « Aimable étranger, ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez; soyez mon bienfaiteur, mon père; trop heureuse d'être la fille d'un exilé. » Maintenant le Solitaire. « Oui, je t'aime, Élodie, je t'idolâtre, mon délire t'épouvante, je suis un misérable. Pour apaiser le ciel et mes remords, je me suis exilé sur ce roc escarpé. Depuis dix ans, couché sur l'aride bruyère, j'ai vécu de l'eau du torrent, de racines et de fruits sauvages. Et pourtant autrefois j'ai été heureux... comblé de richesses, j'ai répandu des bienfaits; mais un crime épouvantable... Élodie ne voudra pas me rendre le bonheur. Viens avec moi dans ma cabane; je serai ton père, ton époux... avec toi je serai l'heureux de la nature... Mais non, éloigne-toi, ne cherche point à comprendre l'homme de la fatalité... éloigne-toi, et laisse-moi mourir dans mon affreuse solitude. »

LAURE.

Bravo! bravo! monsieur Férocolo! c'est très-beau; et vous voulez épouser ma nièce?

TÉOBEL, *avec sa voix naturelle.*

Un peu, si vous le permettez ?

THOMAIN, *annonçant.*

Monsieur Dutitre, de Paris.

TÉOBEL, *à part.*

Dutitre !.. Cet auteur amphibie qui travaille pour tous les théâtres de la capitale ! je suis perdu ! mais dissimulons. (*Il prend l'air riant.*) Je suis fatigué du voyage.

LAURE, *appelant.*

Thomain, conduisez Monsieur à son appartement.

TÉOBEL, *à part.*

Je triomphe !

*Musique.*

*Il s'aperçoit que Laure le regarde, il sourit et salue à la manière des personnages de mélodrame.*

LAURE, *à Thomain.*

Faites entrer.

## SCENE VII.

LAURE, DUTITRE.

DUTITRE.

Pardon, belle dame, si je me suis fait ainsi annoncer dans votre château, sans être connu de vous ! mais j'ai appris en route que votre aimable nièce est à marier, et je viens me mettre sur les rangs ; car voyez vous, madame, le mariage, le mariage, je ne sors pas de là.

LAURE.

Mais, monsieur Dutitre, vous n'êtes point acteur, je n'ai pas encore vu votre nom dans mon journal.

DUTITRE.

Madame, c'est que je suis auteur.

LAURE.

Auteur ! c'est une raison de plus pour être connu !

DUTITRE.

Pas pour moi, madame ; je préfère au jour équivoque des journaux, une modeste obscurité... l'obscurité, je ne sors pas de là.

LAURE.

Il est vrai qu'il est difficile de satisfaire tant de critiques différents.

DUTITRE.

A qui le dites vous ?

*Air : De la Galopade.*

C'est très-bien ,  
 C'est fort bien ,  
 Non , cela ne vaut rien .  
 C'est passable ,  
 C'est détestable ,  
 C'est parfait ,  
 C'est mal fait ,  
 C'est trop faible , trop fort ;  
 Et voilà comme ils sont d'accord .

Un ouvrage paraît ,  
 Son succès est complet ,  
 Dans leurs nobles travaux  
 Qu'en disent les journaux :

C'est très-bien , etc.

C'est la mode à présent ,  
 Et partout on entend ,  
 Suivant qu'on est l'ami ,  
 De tel ou tel parti :

C'est très-bien , etc.

Ecoutez ces docteurs ,  
 Ces ardents novateurs ,  
 Sur nos codes , nos lois ,  
 Crier tous à la fois :

C'est très-bien , etc.

LAURE.

Mais enfin quels sont donc vos ouvrages ?

DUTITRE.

Ah ! vous voulez connaître mes titres , vous avez touché la corde sensible ! c'est par là que je brille ! vous allez voir... j'ai sur moi dix grands opéras , seps tragédies , douze comédies en cinq actes , cent-cinquante mélodrames et deux cents vaudevilles ; tout cela est dans mon porte-feuille .

LAURE.

Dans votre porte-feuille !

DUTITRE.

Je ne sors pas de là .

LAURE.

Comment , vous avez la-dedans tant d'ouvrages ?

DUTITRE.

Plutôt plus que moins ; le génie tient si peu de place !.. écoutez mes titres : *la Fin du Monde* , grand opéra en 3

actes, *les Oies du Capitole*, tragédie en 5 actes; *l'Oiseau mouche*, opéra comique avec un vol, et cette pantomime, intitulée: *l'Eau, l'Air, la Terre et le Feu*, que d'éléments de succès!

LAURE.

Mais je ne vois que des titres.

DUTITRE,

Je ne me charge que de cela, je prends un collaborateur pour faire le reste; l'essentiel pour un ouvrage c'est le titre... le titre c'est l'enseigne du temple de la gloire... je ne sors pas de là. Figurez-vous mon Nabuchodonosor... hein! en voilà un qui remplira bien l'affiche, supposez que j'ai trouvé un auteur qui a fait la pièce... Supposez qu'elle est bonne... on la représente à la Porte Saint-Martin, je suppose... la salle est pleine, je suppose toujours... la pièce va être jouée par de grands talens, nouvelle supposition... on exécute l'ouverture, tous les instrumens sont d'accord, continuation de la métaphore... on lève le rideau.

*Air du Tableau Parlant.*

Les spectateurs font le plus grand silence,  
 Et le commencement,  
 Parait vraiment,  
 Charmant;  
 On applaudit très-vivement,  
 Et déjà tout promet la plus heureuse chance;  
 Tout-à-coup un sinistre bruit  
 Dans la salle retentit,  
 Vingt sifflets partent à la file,  
 On crie: à bas; il en part mille: (*bis.*)  
 Chaque acteur et tremble et pâlit,  
 Le souffleur interdit,  
 Vainement souffle,  
 Il perd le souffle, (*bis.*)  
 Et referme le manuscrit. (*bis.*)  
 Mais enfin après l'orage,  
 Le beau temps vient, par bonheur.  
 Les amis ont du courage,  
 Chacun d'eux reste vainqueur,  
 On leur nomme l'auteur,  
 Mais il font encore tapage;  
 Pour payer son tribut,  
 L'auteur vient faire son salut.

LAURE.

Monsieur Dutitre, je n'y tiens plus, baisiez ma main.

DUTITRE.

Madame. (*à part.*) Diable soit de la vieille. (*Il baise sa main. Haut.*) Si vous daignez me confier votre aimable nièce, elle partagera avec moi le laurier qui doit un jour ceindre mon front conjugal.

LAURE.

Le sort de ma nièce est fixé, elle ne doit appartenir qu'à un acteur... mais ne désespérez pas de la fortune... si une femme aimante et fidèle peut vous toucher, je ne vous dis que cela.

DUTITRE, *à part.*

C'est parbleu bien assez.

LAURE, *appelant.*

Thomain! Thomain! (*Thomain arrive.*) Qu'on donne à Monsieur la chambre qui est près de mon appartement, qu'on lui serve à l'instant un bon déjeuner et qu'on lui obéisse comme au maître du château.

*Thomain sort.*

DUTITRE.

Heureusement je joue ici la comédie.

LAURE.

*Air: Je regardais Madelinette.*

Dieu! quel génie et quelle verve  
Viennent de briller à mes yeux.  
Monsieur l'auteur, je vous réserve  
Ici le sort le plus heureux:  
Allez, un pâté vous réclame,  
L'appétit doit être écouté.

DUTITRE, *à part.*

A la douleur fermons notre âme,  
Et courons ouvrir le pâté.

*Ensemble.*

LAURE.

Dieu! quel génie et quelle verve,  
Viennent de briller à mes yeux,  
Monsieur l'auteur, je vous réserve  
Ici le sort le plus heureux.

DUTITRE.

Elle admire déjà ma verve,  
Eblouissons-encor ses yeux;  
Voyons ce quelle me réserve,  
Et si mon sort doit être heureux.

## SCÈNE VIII.

LAURE.

Monsieur Floridor est tout étourdi de la déclaration ; il a baisé ma main en faisant une grimace . . . Qu'est-ce encore ? . . .

## SCÈNE IX.

LAURE, TÉOBEL.

TÉOBEL.

C'est madame Dufard à qui j'ai l'honneur de parler ?

LAURE.

Elle-même . . . que désirez-vous, mon ami ?

TÉOBEL.

Madame, tel que vous me voyez, je suis Soufflé, artiste cuisinier, pour vous servir, si j'en étais capable . . .

LAURE.

Personne ne conteste votre talent . . . vous sortez d'une bonne maison.

TÉOBEL.

Elle est toute neuve . . . mais je n'en sors pas précisément . . . Tel que vous me voyez, on tient à moi et j'y reste . . .

LAURE.

Alors, que venez-vous donc faire ici ?

TÉOBEL.

Quand je dis que j'y reste, cela n'est pas très-sûr encore ; tel que vous me voyez, je ne sais pas trop ce que je veux.

LAURE.

Et que savez faire, monsieur Soufflé ?

TÉOBEL.

Tout ; mais principalement les ortolans à la provençale, je les trousse joliment ; les gigots braisés . . . les fricandeaux, les coulis, les poulets au gros sel ; quand une pièce est entre mes mains, c'est toujours bon, demandez plutôt.

LAURE.

J'ai entendu parler de vous à un certain comédien d'Étampes.

TÉOBEL,

J'espère qu'il ne s'est pas plaint de moi.

*Air : j'ai long-temps parcouru le monde.*

J'ai traité plus d'un personnage,  
 Chez cet acteur fêté partout ;  
 Et j'ai toujours eu le suffrage  
 Des connaisseurs, des gens de goût ;  
 Filets piqués à la française,  
 Rosbiffs et canards à l'anglaise ;  
 Mes ragoûts sont pleins de douceur,  
 Mon dernier plat est toujours le meilleur.

*Il file des sons.*

THOMAIN, *annonçant.*

Monsieur Dujarret, danseur, écuyer voltigeur de Paris.

LAURE, *à Téobel.*

C'est un de vos voisins, vous devez le connaître.

TÉOBEL, *embarrassé.*

Oui, oui, je le connais. (*A part.*) Je ne l'ai jamais vu.  
 (*Haut.*) Je me retire.

LAURE.

Je vous charge de le recevoir... (*A part.*) Leur entrevue sera plaisante.

*Elle lui fait la révérence et sort.*

TÉOBEL.

Que diable vais-je dire à monsieur Dujarret ?

## SCENE X.

TÉOBEL, FLORIDOR.

FLORIDOR.

*Air Montagne.*

La danse, (*bis.*)

A toujours d'honnêtes résultats ;

La danse,

En France,

Fait un grand pas.

~~Le monde est une contredanse.~~

Où chacun se met en cadence ;

Lorsque les danseurs sont lancés,

Les petits font des balancés,

Et les grands des chassés.

*Le Comédien.*

5

La danse , etc.

Les maris font la promenade ,  
Et maintes femmes la glissade ;  
Qu'on fasse entendre un roulement ,  
Et l'en va voir , au même instant ,  
Nos soldats en avant.

La danse , etc.

TÉOBEL.

Monsieur.

FLORIDOR , *lorgnant*.

Ah ! il y a quelqu'un là . . . Monsieur est de la maison ?

TÉOBEL.

Monsieur , je suis un ami de madame Dufard. (*A part.*)  
Je vais avoir des nouvelles de Paris.

FLORIDOR.

Moi , monsieur , j'arrive de la Capitale où ma réputation ,  
à pied comme à cheval , est aérienne , pour ne pas dire py-  
ramidale . . . voilà le coup de pied le plus vif . . . Ah ! . . .  
pardon ; mais je viens ici pour un mariage et je ne puis y  
songer sans un battement (*Il fait des battemens.*) de cœur.

TÉOBEL.

Monsieur Dujarret est sensible ?

FLORIDOR.

Si je suis sensible , Monsieur ; j'ai la jambe la plus ro-  
mantique du département de la Seine. J'attendris avec une  
pironette , je fais verser des larmes avec un flic flac. Je suis  
occupé en ce moment à mettre en ballet la tragédie du  
Paria , et je veux faire frémir en dansant , les vers du rôle  
d'Idamore.

TÉOBEL.

Vous voulez danser des vers ?

FLORIDOR.

Autant vaut les danser que les chanter . . .

TÉOBEL.

C'est juste , mais qu'est-ce que c'est donc que le Paria ?

## FLORIDOR.

## AIR connu.

Ecoutez bien ça :  
 Un jeune Paria  
 Quitte son papa ;  
 Et toujours théâtral ,  
 Sans faire aucun mal ,  
 Devient général ,  
 Chez le peuple Indien ,  
 Qui ne vaut rien ;  
 Bien , bien , bien , bien , bien ,  
 Mais ce jeune vaurien ,  
 Qui n'écoute rien ,  
 Rien que le sentiment ,  
 En secret est l'amant  
 D'un objet charmant ,  
 Et cet objet-là , (bis.)  
 C'est Neala.

Cette fille est fort bien faite ,  
 Son costume le fait voir ,  
 Et c' n'est pas pour la noisette ,  
 Quelle vient au bois le soir ;  
 De son hymen elle apprend la nouvelle ,  
 Ah ! quel bonheur sans égal ,  
 Le Paria veut , pour plaire à sa belle ,  
 L'épouser en général ,

Oh ! oh ! oh ! oh !  
 Mais arrive aussitôt ,  
 Du fond du canton ,  
 Avec un gros bâton ,  
 Un vieillard un peu long ;  
 Presque sans pantalon ,  
 Qui voyant tout ça ,  
 Dit halte là ,  
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
 Mon fils , tu me suivras.

Mon père , non pas ,  
 Vous n'avez pas un sou ,  
 Ça n'est pas l' Pérou ;  
 Restez avec moi ,  
 Prenez un emploi :

Quoi ,  
 Moi ,

Pourquoi.

- Vous aurez palais , campagne.
- Mon désert est bien plus beau ?
- Et vous boirez du champagne.
- J'aime mieux boire de l'eau.
- Viens , mon cher fils , partager ma misère.
- Eh ! bien j'irai , mais demain.

—Non, aujourd'hui, tu dois suivre ton père.

—Ah! que mon père est taquin!

—Hein! hein! hein! hein!

Monsieur fait le mutin?

Allons, viens, mon bâton;

Tu ne prends pas ce ton;

Toi, tu m'as obéi,

Tu n'es pas endurci;

Ah! je suis d'ici.

Tout déconfi;

Fi! fi! fi! fi! fi!

—Ah! ce fi.

M'a suffi.

De vous je ne fais plus fi;

Et ce soir votre fils

Partira sans défis,

—Vois ce que je fis,

Fais-en ton profit.

—Mon père il suffit.

Cachez vous, donnez l'exemple.

Les amans pendant ce temps,

S'arrêtent à la port' du temple,

Pour ne pas être mis dedans;

Mais le papa, tout-à-coup en colère,

Se découvre, le voilà pris,

Et pour punir la sottise du père,

On jett' la pierre à son fils.

Bon, bon, bon, bon, bon,

Le peuple furibond,

Lapid' le Paris,

Mais ne s'en tient pas là,

Et voilà qu'un chrétien,

Qui n'y pouvait rien,

Est soudain haché,

Par dessus l' marché.

Pan, pan, pan, pan, pan,

A briser le timpan,

Chacun frappe à l'instant,

Et s'écrie, en sortant,

Quel chef-d'œuvre étonnant,

Tout en est touchant,

Tout en est charmant;

Bravo, bravo, c'est étonnant!

TÉOBEL.

C'est fort beau.

AIR, *Un homme pour faire un tableau.*

On assure aussi, qu'aux Français,

Des beaux vers on est idolâtre;

De *Sylla*, le brillant succès,

A mis d'accord tout le théâtre;

Et chacun y suivrait déjà  
 Les douces lois de l'harmonie ,  
 Si l'orchestre n'était pas là  
 Pour rappeler la barbarie.

*Il sort.*

## SCENE XI.

FLORIDOR, *seul.*

Pour venir de Paris , celui-là n'est pas malin , et il ne me sera pas difficile de l'emporter sur lui... Il faut convenir que j'ai été bien heureux de découvrir ses projets , et jusqu'aux rôles qu'il se proposait de jouer devant madame Dufard ! il ne se présentera pas sous le nom d'un personnage que je ne vienne lui opposer une figure de connaissance. C'est que la nièce de madame Dufard est jolie , et qu'avec sa dot je pourrai quitter le théâtre pour devenir homme du grand monde ! n'est-ce pas toujours jouer la comédie , et tous les hommes ne sont-ils pas les comédiens ordinaires du vrai sage.

*Rondeau des Comédiens.*

Oui , ce bas monde est une comédie ,  
 Où , dirigés par une austère loi ,  
 Pauvres acteurs du drame de la vie ,  
 Nous remplissons bien ou mal notre emploi.  
 Dans nos salons que de *Femmes jalouses* ,  
 De *Fils ingrats* , de *Frères ennemis* ,  
 De *Fausse Agnès* et surtout que d'épouses  
 Jouant gaiment la *Femme à deux Maris*.

Oui , ce bas monde est une comédie , etc.

Que de *Flatteurs* et que de *Faux bons Hommes* ,  
 Que de *Méchans* et que d'*Ambüieux* ,  
 Qui le croirait , dans le siècle où nous sommes ,  
 Plus d'un *Tartuffe* encor s'escape nos yeux ?  
 J'ai vu *Mondor* en brillant équipage ,  
 Rouler partout son orgueil insolent ,  
 Pour devenir un si grand personnage ,  
 Qu'a-t-il joué ? *Médiocre et Rampant*.

Oui , ce bas monde est une comédie , etc.

LAURE, *dans la coulisse.*

Ah ! ah ! mon dieu ! mon dieu !

FLORIDOR, *regardant à la cantonnade.*

Mais que vois-je ? une petite savoyarde qui pleure ; elle est ma foi gentille.

## SCÈNE XII.

**FLORIDOR, LAURE** , *entrant en pleurant; elle a le costume auvergnat, elle a sur son épaule un bâton avec un petit paquet.*

LAURE.

*AIR des Rosières.*

Ah ! ah ! ah ! faut il à mon âge ,  
 Quand on a du cœur ,  
 Etr' chassée et s' voir sans ouvrage ;  
 Ah ! ah ! ah ! quel malheur !  
 Eh ! bien, ayez donc du courage,  
 Des galans repoussez l'homme age ,  
 Et faites, faites toujours ,  
 La sourde oreille à leurs discours ?  
 Quoi, pour avoir été trop sage ,  
 C'est mon congé que je reçois ;  
 Pour être trop sage ,  
 C'est mon congé que je reçois ,  
 Ah ! l'on n' m'y prendra pas deux fois ,  
 Ah ! ah ! ah ! etc.

FLORIDOR.

Pauvre petite !

LAURE.

Pardon, excusa, mon bon monchieu ! je ne vous voyais pas, sans quoi je n'aurais point pleuré devant vous, voyez vous.

FLORIDOR, *à part.*

Son ingénuité me charme. (*Haut.*) Et quel est donc la cause de vos pleurs ?

LAURE, *pleurant plus fort.*

Monsieur l'intendant de la maison, il me chassa ! ah ! ah ! ah !

FLORIDOR.

Et vous êtes au service de madame Dufard.

LAURE.

Depuis trois mois de ce matin.

FLORIDOR.

Et qu'avez vous donc fait à cet intendant.

LAURE.

Ce que je lui avons fait ? il dit comme ça que je chouis trop bête.

AIR : *le petit marmot.*

Ah ! j'en mourrai de honte !  
 En me donnant mon compte ,  
 Il m'a dit : soyez prompte ,  
 Et sortez d' la maison ;  
 Malgré votre malice ,  
 Vous êtes trop novice ;  
 Pour faire le service ,  
 Faut d' l'esprit , et du bon ;  
 Cherchez qui vous en donne .  
 Je ne connais personne ,  
 Qui m'en donne à crédit. (*bis.*)  
 A de grâce , (*ter.*)  
 Pour que je reste en place ,  
 Donnez moi d' l'esprit !

FLORIDOR , à part.

Est-elle assez innocente ! Demander de l'esprit à un danseur.

LAURE.

Si personne ne m'en voula donner , qu'est ce que je deviendrai si loin de mon pays ?

FLORIDOR , à part.

Si je la prenais à mon service ! eh ! parbleu , il me vient une idée. (*Haut.*) Mon enfant , savez vous chanter ?

LAURE.

Oh ! oh !.. je chantais tout naturellement sans gargouillada , voyez vous.

FLORIDOR , à part.

Elle aura de la peine à être reçue à l'Opéra. (*Haut.*) Voyons , chantez-moi quelque chose.

LAURE , à part.

Le pauvre homme (*Haut.*) Oh ! oh ! je n'oserai jamais devant un connaisseur comme vous.

FLORIDOR.

Courage , point de timidité... je vous...

LAURE , *chantant tout à coup.*

AIR nouveau de M. Blanchard.

A quinze ans je vins du Montd'or ,  
 Portant un' marmote docile ;  
 De biaux messieurs , tout couverts d'or,  
 M'arrêterent , près de la ville,  
     Montre là nous , (*bis.*)  
 Me dir'nt ils , petit' Javotte ,  
 Et moi de leur répondre : youp !  
     Ma marmotte , (*ter.*)  
 N'est pas pour vous.

*Elle danse sur le refrain.*

FLORIDOR.

Délicieux ! les pieds un peu en dehors.

LAURE.

En dehors de mes souliers ?

FLORIDOR.

Non , non , comme cela .. on pourra lui faire jouer  
 Fanchon... continuez.

LAURE.

*Deuxième couplet.*

A Limog' j'avais un cousin ,  
 Qui m'aimait joliment , sans doute ,  
 Quand j' quittais le pays un matin ;  
 Il m' dit , en pleurant à gross' gouttes ,  
     Garde-la nous ; (*bis.*)  
 J' t' épouserai , ma p' tit' Javotte :  
 Et moi j' lui répondis : youp !  
     Ma marmotte , (*ter.*)  
 Sera pour vous.

*Elle danse et reste en position.*

Youp !

FLORIDOR.

Oh! je n'y tiens plus! mon enfant, voulez-vous jouer la  
 comédie?

LAURE , *riant bêtement.*

Ah! ah! jouer la comédie! je ne chais point ce que  
 c'hest.

FLORIDOR, *à part.*

Avec ça, qu'elle n'a pas trop d'accent. (*Haut.*) Je vous donnerai des leçons, vous serez bien docile ?

LAURE.

Oh! oui, monchieu.

FLORIDOR, *ti rant une carte de sa poche.*

Eh bien! tenez, voilà mon adresse à Limoges, venez me voir demain.

LAURE.

Chez vous ?

FLORIDOR.

Ah! ne craignez rien, je suis garçon.

LAURE.

Je vous remerchie tout d' même, et vous aurez de mes nouvelles, monsieur le comédien de Paris. Je reprends ma valise, voyez vous. (*Elle reprend son bâton et son petit paquet.*)

FLORIDOR.

Faites, faites... et moi je vais vous attendre à Limoges. (*Sortant.*) Ne perdez pas l'adresse.

LAURE.

Soyez tranquille. (*Elle va pour sortir par la porte du fond.*)

### SCENE XIII.

LAURE, TÉOBEL, (*rôle de Dams dans la fille d'honneur.*)

TÉOBEL, *à Thomain.*

Allons, point de vains discours, annoncez à madame Dufard, M. Frambourg, l'oncle de la fille d'honneur.

LAURE.

Je vas lui dire de venir, monchieu.

TÉOBEL.

Dieu me pardonne, c'est une Savoyarde; dites-lui que voyageant pour mon commerce, je suis bien aise de la voir en passant...

*Le Comédien.*

LAURE.

Chuffit monchieu. (*A part.*) J'en tiens un, c'est à Lisis à prendre l'autre à présent.

## SCÈNE XIV.

TÉOBEL, *seul.*

Monsieur Dujarret, est sans doute parti, voici le moment de frapper le grand coup... On vient, à mon rôle.

## SCÈNE XV.

TÉOBEL, LISIS, *en dame anglaise, costume élégant mais de voyage.*

LISIS, *à la cantonnade.*

Petite! j'oké, allez annoncer moi à madame Dufard, pour la visite sans cérémonie.

TÉOBEL

Quelle est cette jolie Anglaise?

LISIS, *s'approchant et l'apercevant.*

Ah! mon dieu! voilà quelqu'un dans la compagnie tout seul du salon... Monsieur, pardonnez à moi, je ne voyais pas vous par derrière... Vous étiez un des maîtres du château.

TÉOBEL.

Je présume, miledi, qu'il n'y en a qu'un seul, madame Dufard est d'une âge...

LISIS, *baissant les yeux, et jouant de l'éventail.*

Oh! messieur, je vous priai de ne point parler ce langage, il fallait très peu de chose pour faire rougir moi... voyez déjà un peu... pour une seule parole...

TÉOBEL.

Ouais.. pardon.. miledi est je le vois dans toute la candeur du jeune âge.

LISIS.

Yes messieurs, je étais une actrice de London, qui faisais le tour de la France, pour achever son éducation dramatique... je avais voulu voir toutes les bonnes comédiens des départemens.

TÉOBEL.

Ouais!.. votre voyage n'a pas été long, ah! ah! ah!

LISIS.

Pardonnez-moi, je avais d'abord commencé par Paris, ou j' avais vu M. Manlius.

TÉOBEL.

Ah! c'est un gaillard qui n'est pas sans mérite.

LISIS.

I m'avait fait beaucoup de plaisir quand il disait avec le lettre « qu'en disez vous » et quand il allait pour tuer son ami, il était bien gentil... J'avais encore vu monsieur Manlius dans monsieur Falkland, qu'il était un sujet britannique; il était bien aimable quand il s'empoisonne, il avait bien amusé moi.

TÉOBEL.

Et vous n'avez remarqué que lui.

LISIS.

Au contraire, monsieur... je avais vu à Toulouse dans Misantropie et Repentir pour le mari trompé, un comédien parfaite.

TÉOBEL, à part.

Parlerait-elle de moi?

LISIS.

Il avait joué le mari Dandin au naturel, et si j'avais osé j'aurais offert à lui mon cœur avec ma main, le tout conjointement ensemble avec vingt mille livres de rente sterling.

TÉOBEL.

Sterling!

LISIS.

Sterling, que m'avait laissé défunt milord Bourston qui avait commencé mon éducation.

TÉOBEL.

Et vous pensez toujours à cet acteur Français?

LISIS.

Yes!

Air : *Je n'aimais pas le tabac.*

En voyant lui, voila tout à-coup,

Que dans le cœur je ressens un coup!

C'était, je crois, à la mi-aout; (bis.)

Le chagrin aussitôt,

Me fit faire tout haüt :

Oh!

TÉOBEL.

Vous l'aimez, jeune Agnès ?

LISIS.

Où !...

Je veux l'aimer encore, (*bis.*)  
Tant qu'il ne sera pas mort.TÉOBEL, *animé.*

Et savez-vous, milédi, le nom de cet acteur fortuné ?

LISIS.

Il s'appelait monsieur Téobel.

TÉOBEL.

Téobel! (*à part.*) J'étais sûr que c'était moi.

LISIS.

Il était meilleur acteur que monsieur Manlius.

TÉOBEL, *à part.*Je m'en étais toujours douté. (*Se jettant à ses genoux.*) Ah !  
Madame, combien je me trouve heureux...THOMAIN, *annonçant.*Le capitaine de vaisseau François Bertrand, il descend  
de voiture.

TÉOBEL.

Allons, le diable s'en mêle !

LISIS.

Le capitaine, je voulais pas sentir lui et j'entre dans cette  
bibliothèque.*Il entre dans la bibliothèque.*

TÉOBEL.

C'est bon, je la retrouverai là.

## SCÈNE XVI.

THÉOBEL, FLORIDOR, (*costume de Baptiste aîné dans  
les deux Frères, il a une canne en béquille.*)

FLORIDOR.

Ah ! enfin me voilà dans le château... (*Apercevant Téobel.*) Que vois-je ? eh ! bon jour, mon cher camarade, je ne  
savais pas que vous étiez dans les départemens.THÉOBEL, *à part.*Comment, il me prend pour son camarade. Payons d'ef-  
fronterie. (*Haut.*) Eh ! bien, mon cher, vous êtes donc  
aussi en voyage ; allons, tant mieux, cela fait du bien à la  
santé.

FLORIDOR

Oui , et à la bourse... ah ! ah !

TÉOBEL.

Vous avez sûrement une compagne ?

FLORIDOR.

Une compagne .. oui , j'en ai une et que le diable puisse l'emporter.

TÉOBEL.

Ouais ! et c'est ?..

FLORIDOR.

La goutte , mon ami , la goutte. (*Il s'assied.*) Me voilà assis , faites-en autant si vous voulez , si vous ne voulez pas , restez debout... pour moi , je suis dans un état à me faire amarer sur mon fauteuil.

TÉOBEL.

Ouais... c'est une maladie qui ne frappe qu'à la porte des gens riches.

FLORIDOR.

Et qui n'attend pas qu'on lui ouvre , n'est-ce pas ?

TÉOBEL.

Mais est-ce que vous n'avez plus à votre service cet honnête Buller ? tout le monde l'aimait.

FLORIDOR.

Il m'a laissé dans un grand embarras , je n'ai pu le remplacer , et je cours après lui : figurez-vous qu'il y a vingt ans , lorsque les Algériens nous firent prisonniers et qu'ils meurent tout enlevé jusqu'à ma veste , ce drôle-là avait caché plusieurs pièces d'or dans les boucles de ses cheveux. Les Corsaires ne les trouvèrent point ; six mois après nous fumes rachetés , nous sortîmes d'esclavage sains et saufs à la vérité , mais nus comme la main , et j'aurais été obligé de mendier mon pain de village en village , si ce drôle n'eut partagé avec moi ses pièces d'or , et maintenant il veut me quitter...

## SCENE XVII.

Les Mêmes, THOMAIN.

THOMAIN, *accourant.*

Sauvez-vous !... voilà M. Dufard !... il sait tout.

TÉOBEL et FLORIDOR.

Monsieur Dufard !...

TÉOBEL.

Tant mieux !...

FLORIDOR.

Il sera enchanté de moi.

## SCENE XVIII.

Les Mêmes, DUFARD, *arrivant.*AIR *connu.*C'est charmant ; (*bis.*)  
Que d'adresse ,  
De finesse !

TÉOBEL et FLORIDOR.

C'est charmant ; (*bis.*)

Il trouve le tour plaisant.

DUFARD.

Ce trait piquant , pour ma nièce ,  
Redouble encor ma tendresse ,  
Et dans ma joyeuse ivresse ,

Je veux

Comblér tous ses vœux.

TÉOBEL et FLORIDOR.

Il est vraiment très-joyeux.

TÉOBEL et FLORIDOR.

Il est vraiment très-joyeux.

*(Saluant M. Dufard.)*

Monsieur.

DUFARD, *après avoir salué.*Messieurs, puis-je savoir ce qui me procure le plaisir  
de vous voir dans mon château ?

TÉOBEL.

La feinte est désormais inutile , monsieur... vous voyez  
en moi Téobel, le premier acteur des départemens.FLORIDOR, *à part.*Téobel!... et moi qui le prenais pour un acteur de Paris!  
je suis aussi bête que lui... (*haut.*) Vous voyez en moi,  
monsieur Floridor, le premier comédien de la province.DUFARD, *riant.*C'est-à-dire que vous êtes tous les deux le premier!...  
mais ces déguisemens.

FLORIDOR.

Doivent trouver grace devant vous.

AIR : *Car il met les mains en colère.*

Retracer les acteurs que l'on aime,  
Ne saurait être un crime bien grand,  
Et peindre jusqu'à leurs travers même,  
C'est rendre hommage à leur talent.  
Car pour obtenir tous les suffrages,  
On ne peut aux yeux des connaisseurs,  
Parodier que les bons ouvrages,  
Et n'imiter que les bons acteurs.

DUFARD.

Vous pouvez tous deux aspirer à la main de ma nièce ;  
car le comédien de Paris, que je lui destinais, s'est marié  
en passant à Avalon.

FLORIDOR.

A Avalon !... il a bien choisi le pays.

TÉOBEL.

Quant à moi, je cède tous mes droits à M. Floridor,  
en faveur d'une charmante anglaise... (*Il va au cabinet et fait  
sortir Lisis qui est resté en femme.*) Venez, femme sans pareille,  
aussi intéressante que jolie, venez, et qu'à vos pieds.

LISIS, *avec sa voix d'homme.*

Qu'y a-t-il pour votre service ?

TÉOBEL.

Qu'entends-je ?

LISIS.

Vous voyez l'intendant de la maison et la jolie actrice de  
London...

TÉOBEL.

Ah ! ça n'est pas aimable.

FLORIDOR.

Ainsi la belle Laure m'appartient.

LAURE, *s'avançant.*

Oui, M. Floridor, quand vous aurez fait l'éducation de  
votre petite savoyarde.

FLORIDOR.

Comment ?

LAURE.

Voichi votre adresse, monchieu ! Youp !... (*faisant la  
vieille.*) M. Duttre, baisez ma main.

FLORIDOR.

Ah ! maintenant je ne demande pas mieux.

DUFARD.

Lisis, soyez mon neveu; mais à condition que vous jouerez la comédie.

LISIS.

Je ne demande que cela.

## VAUDEVILLE.

FLORIDOR.

AIR : *Vaudeville du Gueux.*

Chantons pour finir gaiement,  
Et vive la comédie;  
Jouons la, toute la vie,  
Sans songer au dénouement.

DUFARD.

Dans une route plus sûre,  
Acteur, cherchez des effets,  
N'imitiez que la nature,  
Et je répons du succès.

CHŒUR.

Chantons, etc.

TÉOBEL.

Qu'un jour l'ennemi s'avance,  
Nos soldats sont là tous prêts,  
Ils combattront pour la France  
Et je répons du succès.

CHŒUR.

Chantons, etc.

LISIS.

Auteurs que l'art développe,  
Faites nous, dans vos portraits,  
Un *Tartuffe* un *Misanthrope*,  
Et je répons du succès.

CHŒUR.

Chantons, etc.

FLORIDOR.

Ecrivains, dont le génie  
Veut réunir les Français;  
Ne voyez que la patrie,  
Et je répons du succès.

CHŒUR.

Chantons, etc.

LAURE.

Pour cette légère esquisse,	Que l'indulgence paraisse,
Chacun de nous tremble, mais	Les braves pour une pièce,
Que tout le monde applaudisse,	Sont le plus gai dénouement.
Et je répons du succès.	CHŒUR.
Messieurs, pour finir gaiement,	Messieurs, etc.

FIN.